

EMILE GABORIAU

LES GENS DE BUREAU



LES GENS DE BUREAU

Les Gens de bureau

PRÉFACE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXV

[XXVI](#)

[XXVII](#)

[XXVIII](#)

[XXIX](#)

[XXX](#)

[XXXI](#)

[XXXII](#)

[XXXIII](#)

[XXXIV](#)

[XXXV](#)

[XXXVI](#)

[XXXVII](#)

[XXXVIII](#)

[XXXIX](#)

[XL](#)

[XLI](#)

[XLII](#)

[XLIII](#)

[XLIV](#)

[XLV](#)

[XLVI](#)

[XLVII](#)

[Page de copyright](#)

LES GENS DE BUREAU

Emile Gaboriau

PRÉFACE

Il est toujours bon de consulter les hommes spéciaux.

Aussi, avant de livrer ce volume à mon imprimeur, j'ai cru devoir soumettre le manuscrit à un de mes amis, sous-chef dans une de nos administrations publiques.

Huit jours après, il me retournait mon livre avec le billet suivant :

« Je ne sais en vérité, mon cher, où vous avez puisé vos renseignements. Vos personnages n'ont pas la moindre vraisemblance. Ils n'existent pas. Que vous connaissez peu les employés ! Ce sont tous, sans exception, des hommes de mérite, intelligents, laborieux, actifs, fanatiques de leurs devoirs. Savez-vous qu'on n'ouvre pas les portes avant dix heures pour les empêcher d'arriver trop tôt ? Savez-vous que le soir il faut leur faire violence pour les mettre dehors sur le coup de quatre heures ? J'en connais qui ont refusé à la fin du mois de toucher leurs appointements, parce qu'ils ne croyaient pas les avoir assez bien gagnés. Et le mécanisme administratif, quelle singulière idée vous vous en faites ! Y a-t-il exemple d'une seule affaire qui ait traîné en longueur dans n'importe quel ministère ? Et quelle politesse dans tout le personnel, quelle urbanité parfaite, quel savoir-vivre !... Demandez au public. – Quant au favoritisme, chacun sait qu'il n'existe plus depuis les immortels principes de 89.

« Donc, puisque vous voulez un conseil, croyez-moi, brûlez ces pages, et venez me demander ma collaboration. À nous deux nous ferons quelque chose de bien. »

Ce conseil si désintéressé m'a touché l'âme. Mais je me suis souvenu que M. Josse est toujours orfèvre.

Voilà pourquoi je publie ce volume.

I

Romain Caldas, qui n'avait point eu de boules blanches à ses examens de l'École de droit découvrit un matin qu'il devait être admirablement propre à toutes les administrations.

En conséquence, il prit une grande feuille de papier, et de sa plus belle écriture, qui n'était pas belle, il adressa une demande d'emplois à S. Exc. M. le Ministre de l'*Équilibre National*.

Un vieux monsieur qu'il ne connaissait guère y mit une apostille dans laquelle il déclarait que les talents du soussigné Caldas devaient être utilisés sans retard au profit de l'État.

En fait d'apostille, il n'y a que la première qui coûte. Romain eut bientôt la satisfaction de voir tout à l'entour de sa pétition vingt signatures de personnes qu'il ne connaissait pas du tout.

Sa demande envoyée, Caldas se mit à piocher consciencieusement les matières de son examen.

L'administration de l'Équilibre, en effet, outre qu'elle exige des candidats aux emplois dont elle dispose le diplôme de bachelier, les astreint encore à passer un examen spécial.

Peut-être l'administration s'est-elle aperçue que tous les bacheliers ne savent pas l'orthographe.

D'autres mobiles encore l'ont guidée, lorsqu'elle a inauguré le système des épreuves.

D'abord un vif désir de ne pas rester au-dessous de la civilisation chinoise, qui donne au concours le tablier du cuisinier aussi bien que le bouton de jaspe du général.

Ensuite l'intention bien arrêtée de recruter désormais son personnel dans un choix de sujets hors ligne

Enfin la généreuse pensée de déconcerter à tout jamais le népotisme et de substituer le règne du mérite au régime de la faveur.

Pour cette dernière raison sans doute, on est facilement admis à subir l'examen, pourvu que l'on soit chaudement appuyé par trois ou quatre grands personnages.

Caldas avait déjà légèrement préparé les trois premiers numéros du programme qui comprend quarante-sept numéros, lorsqu'il reçut l'avis de se rendre au ministère pour y subir les épreuves écrites et orales.

Il s'y rendit fort inquiet. Les matières sur lesquelles il fallait répondre sont nombreuses et variées.

On demande aux candidats : une page d'écriture, un problème de trigonométrie, une dictée sur les difficultés les plus ardues de la langue française, une dissertation sur une question de statistique, et la géographie postale de la France.

C'est dans la salle des archives que l'examen a lieu.

Lorsque Caldas y pénétra, cent cinquante à deux cents concurrents l'y avaient déjà devancé ; il en vint encore près du double après lui.

Tout ce monde s'asseyait en silence, et des garçons de bureau donnaient à chacun une plume, une écritoire et un cahier de papier blanc.

Modestement placé près de la porte, Caldas considérait cette singulière assemblée. Il était venu des candidats de toutes les paroisses : il y en avait de très jeunes qui n'avaient pas encore de barbe, et de très vieux qui n'avaient plus de cheveux ; des gens d'une mise soignée, et des pauvres diables presque en haillons.

À un moment le silence fut troublé ; les élèves de la pension Labadens, qui prépare à tous les ministères (Trente ans de succès. – On traite à forfait), venaient de faire leur entrée.

Ces jeunes élèves portaient l'uniforme des lycées et empestaient la pipe et l'absinthe.

L'un d'eux vint s'asseoir à la gauche de Caldas ; déjà il avait à sa droite un vieillard sexagénaire dont les yeux s'abritaient derrière des lunettes vertes.

– Tous ces gens-là, pensait Caldas, ont pourtant un protecteur. Ils ont eu une signature illustre. Comment, par quels ressorts, par quels moyens ?... Quelles ont été leurs influences ? Sont-ils dans la manche d'une jolie femme, d'une chambrière, d'un perruquier ou d'un confesseur ? Ce serait, en vérité, une curieuse statistique.

Dix heures sonnèrent. On ferma les portes.

Un monsieur très décoré, qui occupait au fond de la salle un fauteuil placé sur une estrade, semblait présider l'assemblée.

Ce monsieur se leva et prononça à peu près ce petit discours :

« – Je ne vous cacherai pas, jeunes candidats, les horribles difficultés de cet examen ; vous n'aurez cependant à répondre qu'à des questions d'une extrême simplicité. La plus rigoureuse sévérité présidera à la correction des compositions ; les examinateurs seront d'ailleurs aussi indulgents que possible. Rendons tous grâce à Son Excellence Monsieur le Ministre. »

L'examen commença. Il y eut une question qui embarrassa bien Caldas.

C'était un problème ainsi posé :

« Dire l'influence de la statistique sur la durée moyenne de la vie des hommes depuis dix ans. »

Il s'en tira pourtant en s'inspirant fort à propos d'un passage humanitaire de la *Case de l'oncle Tom*.

Du reste, Romain put travailler avec tranquillité. Il ne fut dérangé que tous les quarts d'heure par son voisin le lycéen qui lui offrait des prises de tabac dans sa *queue de rat*, et, de temps à autre, par le

sexagénaire, qui lui demandait des conseils sur les participes. Trois messieurs, qui copièrent par-dessus son épaule, ne le gênèrent aucunement.

En rentrant chez lui, Caldas se disait :

– Cet examen est une excellente chose pour les candidats ; au numéro de classement qu'obtient leur mérite, ils peuvent mesurer au juste l'influence de leurs protecteurs.

II

Les hautes influences qu'avait fait jour Caldas lui garantissaient sa réception dans un rang honorable. Aussi n'essaya-t-il pas d'entreprendre quoi que ce soit, et son tailleur étant venu lui présenter une petite facture, il lui promit de le payer le jour où il toucherait des appointements.

Et il attendit.

Il attendit huit jours, un mois, six mois...

* * * * *

Après quoi il prit son chapeau et se rendit au Ministère afin d'avoir des nouvelles de son examen.

– Vous êtes reçu, lui dit un employé très complaisant auquel on l'adressa ; et sans l'écriture qui vous a nui beaucoup, vous étiez reçu le premier, hors ligne ; mais vous écrivez si mal que vous vous êtes trouvé rejeté à la quatre-vingt-troisième place.

– Et quand aurai-je un emploi ? demanda Caldas.

– Mais à votre tour ; vous avez le numéro neuf mille cent quatre-vingt-sept.

– Ciel ! s'écria Romain épouvanté, j'aurai cent ans quand mon tour viendra.

– Pardon, dit l'employé, depuis l'examen il y a eu cinq nominations.

Romain salua poliment et se retira fort édifié.

Renonçant à dîner du budget, Caldas ne songea plus qu'à déjeuner de la littérature. Dès le lendemain, il envoyait au *Bilboquet*, journal de banque et de littérature mêlées, un article de haute fantaisie, qui fit le succès du numéro et lui fut payé un franc trente-cinq centimes.

Attaché à poste fixe à cet organe sérieux, il ne tarda pas avoir se développer devant lui les resplendissants horizons de la fortune et de

la gloire.

Un quart de vaudeville reçu au théâtre de Grenelle mit le sceau à sa réputation.

De ce jour il vécut de sa plume, indépendant et fier...

* * * * *

Il y avait dix-neuf mois que Romain mourait de faim, lorsqu'un soir où, par hasard, il rentrait chez lui, sa portière lui remit un pli estampé d'un timbre officiel.

Il rompit l'enveloppe d'une main fiévreuse, croyant y trouver des propositions de collaboration à l'un des *Officiels*.

Mais la lettre n'était pas de M. A. Wittersheim, ce n'était qu'un imprimé. Il lut :

« Le chef du personnel du ministère de l'*Équilibre national* a l'honneur d'informer M. Romain Caldas que par décision de Son Excellence en date du 18 janvier 1869, il a été appelé à remplir les fonctions d'employé surnuméraire dans les bureaux de son administration.

« (Signé) LE CAMPION. »

– Je la trouve mauvaise, dit Caldas, qui fréquentait depuis quelque temps un assez vilain monde.

Sur cette réflexion il souffla sa bougie, et s'endormit en pensant aux cheveux blonds de Mlle Célestine, l'ingénue de Grenelle, qui les a rouges.

* * * * *

– Toc, toc, toc, toc...

– Qui est là ? dit Caldas, furieux d'être éveillé en sursaut.

– C'est moi, Krugens Stern, fit un accent souabe des plus prononcés.

– Mon Dusautoy, murmura Caldas ; et il ouvrit.

Il était joliment en colère, le père Krugens Stern, ce matin-là. Il voulait de l'argent, il attendait son argent depuis dix-neuf mois.

– Et voilà dix-neuf mois aussi que j'attends ma nomination, s'écria Caldas, et je viens seulement de la recevoir ; tenez, la voici. Mais elle arrive trop tard... quand je n'ai plus d'habits... je vais allumer ma pipe avec ce chiffon.

Krugenstern retint la main de l'insensé. À ce mot de nomination, son cœur de tailleur avait battu plus fort. Il avait compris que de ce jour Caldas devenait un débiteur sérieux ; sa créance allait avoir une base ; l'employé présente une surface, et l'on peut mettre opposition à ses appointements.

Sans mot dire, grave, contenu, M. Krugenstern tira de sa poche son mètre et son morceau de craie, et prit mesure à Caldas, qu'il trouva sensiblement maigri.

– Mais... que faites-vous, mon cher ami ? dit Caldas inquiet.

– Che fous vais ein bartessus, ein baldot, ein bandalon et ein chilet ; fus aurez tut cela temain, temain madin, te ponne heure.

Et il sortit.

Caldas, qui avait des sentiments délicats, comprit qu'il était engagé d'honneur à prendre le grattoir dans la grande armée de la paperasse.

C'est ainsi qu'un tailleur allemand détermina la vocation d'un administrateur français.

III

Il était beau, il était frais, il était distingué.

Ah ! M. Krugenstern avait bien fait les choses, mais Caldas l'avait bien secondé.

Il avait des bottines vernies avancées sur son compte de rédaction par le rédacteur en chef du *Bilboquet* ; il avait un chapeau de soie presque tout neuf, résultat intelligent du libre-échange : toute sa vieille défroque y avait passé.

Même il avait des gants violet-tendre ; mais ces gants lui coûtaient cher. Pour eux il avait vendu à un Porcher du Gros-Caillou ses droits d'auteur sur son quart de vaudeville.

Ô France ! reine du monde civilisé ! salue à son aurore un de tes maîtres futurs !

– Monsieur, dit-il en s'inclinant devant un homme en livrée marron-clair, j'ai reçu la lettre que voici...

L'homme en livrée lisait au coin du poêle un article de M. Dréolle.

À cette voix qui troublait ses délassements intellectuels, il releva la tête ; son regard, sous ses lunettes, remonta rapidement jusqu'à la boutonnière supérieure du beau pardessus de M. Krugenstern, et comme il n'y vit pas le plus petit bout de ruban, sans se donner la peine de dévisager son interlocuteur, il se replongea dans sa lecture avec un flegme imperturbable.

– Monsieur, recommença Caldas...

– Là-bas, au fond de la galerie, dit l'homme avec insouciance.

Au fond de la galerie, Caldas trouva deux autres personnages, toujours en marron-clair, qui prenaient leur café.

Jugeant l'occurrence favorable pour glisser sa requête, le nouveau tendit à l'un de ces messieurs sa lettre tout ouverte.

Le moka était réussi, le monsieur de bonne humeur ; il invita Caldas à s'asseoir sur une banquette, et posant méthodiquement la lettre d'avis sous un presse-papier, continua à vaguer sans façon à ses occupations gastronomiques.

Au bout de trois petits quarts d'heure, comme Romain se demandait s'il ne ferait pas mieux d'aller rendre à Krugens Stern les habits qu'il lui avait confiés pour faire fortune, le garçon de bureau qui s'était montré si bienveillant pour lui reprit en hochant la tête :

– Monsieur, le chef du personnel ne reçoit jamais avant deux heures.

– Diable ! dit Caldas, il n'est pas encore midi.

– Oh ! vous pouvez rester, vous ne nous gênez pas...

On étouffait dans cette galerie, mais il gelait dehors ; Caldas resta.

Cette couple d'heures ne fut pas d'ailleurs inutile à son apprentissage administratif. Il avait eu jusqu'alors des idées tout à fait anglaises sur la valeur du temps, l'oisiveté si occupée de ces fonctionnaires marron-clair fut une révélation pour lui ; et concluant de leur fainéantise individuelle à la fainéantise universelle de la gent bureaucratique, il caressa le doux espoir de mitiger par le commerce des muses, pendant les heures réglementaires, l'austère labeur de l'employé.

Un coup de sonnette retentit ; le garçon de bureau, qui s'était endormi pendant que Caldas rêvait, se dressa comme mû par un ressort.

– Monsieur, le chef du personnel est visible, dit-il.

Et rendant au nouveau sa lettre d'introduction, que celui-ci fourra machinalement dans une de ses poches, il poussa une portière capitonnée en maroquin vert et l'introduisit dans une vaste pièce éclairée par deux fenêtres et coupée vers le milieu par un paravent de couleur claire.

Caldas, qui avait l'instinct de la stratégie, eut l'heureuse inspiration de tourner ce bastion, et derrière un vaste bureau il se trouva face à face avec M. le chef du personnel.

IV

M. Edme Le Champion, chef du personnel au ministère de l'Équilibre, chevalier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, est un homme de taille moyenne, au front chauve, à l'œil vacillant. Son âge est un mystère que nul n'a pu sonder. Il n'a pas d'âge.

Napoléon I^{er} connaissait, dit-on, par leurs noms tous les grognards de sa vieille garde ; il sait, lui, la biographie de tous les officiers, caporaux et soldats de son corps d'armée administratif. Il n'ignore pas plus la position intéressante de Balançard, le contrôleur de l'Équilibre de Loudéac, chargé de neuf enfants et d'une mère aveugle, que les habitudes vicieuses de Fadart, dit *Liche-à-l'œil*, jeune surnuméraire parisien, qui se galvaude dans tous les caboulots latins.

Bref, le cerveau de M. Le Champion est un véritable bureau à compartiments, divisé en une infinité de casiers administratifs. Dans les lobes de ce cerveau, chaque employé a son dossier, avec pièces à l'appui. Le tout ferme à secret.

Le secret !... mais c'est la condition même de l'existence du chef du personnel. Aussi, fait-il de la discrétion à outrance. On l'a quelquefois entendu parler, jamais répondre. Il fuit les mots précis. Oui et non sont rayés de son vocabulaire. Autant vaudrait interroger la sibylle de Cumes. Ce n'est qu'avec les précautions les plus humiliantes pour son interlocuteur, qu'il ouvrira en sa présence le tiroir où il serre ses plumes et ses crayons ; il tremble sans doute de laisser s'évaporer le mystère de l'alchimie bureaucratique...

Cet homme impénétrable est le grand ressort du ministère, un ressort d'acier. C'est sur sa présentation que se font toutes les nominations et toutes les promotions. Il est le dispensateur de

l'avancement, dispensateur avare ; à lui s'adressent tous les vœux, à lui toutes les prières ; il est de la part du peuple employé l'objet d'un culte analogue à celui que le lazzarone napolitain professe pour son grand saint Janvier. Le fanatisme y touche de près à l'insulte, l'adoration à l'outrage. Le miracle de l'avancement ou de la gratification a-t-il eu lieu, Dieu ne fait pas fleurir assez de roses pour le saint Janvier de l'Équilibre ; mais le bienheureux du personnel a-t-il fait la sourde oreille, ce n'est plus du rez-de-chaussée aux combles de la maison qu'un formidable concert d'invectives et d'imprécations. Impassible, il ne sait rien de cet orage.

Lorsque, du même pas méthodique, son parapluie sous le bras, drapé dans son nuage de mystère, il traverse les corridors, la crainte et l'espoir ferment toutes les bouches et découvrent toutes les têtes.

La renommée, qui grossit tout, exagère certainement l'omnipotence du chef du personnel, et les employés de province qui, chaque année, font deux cents lieues pour tenir le bougeoir à son petit lever, n'auraient peut-être pas tort de faire cette économie de bouts de chandelles. Non, Le Champion n'est pas tout-puissant ; non, Le Champion ne fait pas tous les jours ce qu'il veut ; il est juste, mais il n'est pas le maître ; il propose le plus méritant, et le plus protégé est nommé. Il est juste, et il fait des injustices ; mais chacune de ces injustices est comme une épine cruelle qui hérissé son oreiller et trouble la nuit les rêves de sa conscience.

V

Quels pensers agitaient l'homme intérieur dans Caldas depuis tantôt trois minutes qu'il se tenait au port d'armes, le chapeau à la main, le cœur palpitant sous son gilet (étoffe anglaise) ?

Il m'en coûte peu de l'avouer. Caldas ne pensait à rien. La majesté silencieuse de cette réception avait subitement cristallisé les idées du nouveau.

Le chef du personnel voulut bien enfin s'apercevoir qu'il y avait quelqu'un là. Par habitude il cacha précipitamment une feuille de papier blanc et son grattoir, souleva légèrement ses lunettes et... peut être allait-il parler quand la peur du ridicule déliant tout à coup la langue de Caldas :

– Monsieur, dit-il, vous m'avez fait l'honneur de m'appeler...

M. Le Champion, qui ne s'est jamais démenti, ne répondit ni oui ni non...

Caldas continua :

– Vous avez bien voulu me convoquer par une lettre...

Et il cherchait dans toutes ses poches...

M. Le Champion avança la main.

Caldas cherchait toujours avec rage, avec frénésie, sans rien trouver... Il ne connaissait pas la topographie de son vêtement neuf ; depuis avant-hier on portait les poches de côté sur les hanches, et Krugenstern ne l'avait pas initié à ce détail.

La main de M. Le Champion, toujours tendue vers lui, avait des frémissements d'impatience ; il le voyait clairement, et l'horreur de cette situation paralysait ses moyens. Il se reprenait à fouiller dans une poche déjà explorée cinq fois.

– Canaille de tailleur ! pensait-il, idiot, Allemand ! me pousser dans un habit dont je ne connais pas les dépendances ! De quoi ai-je l'air ? d'avoir loué une *frusque* chez le fripier.

Enfin, abandonnant toute vergogne, il posa son chapeau à terre, et se palpant par devant, par derrière, de droite et de gauche dans un suprême effort, il réussit à trouver la lettre fatale qu'il glissa respectueusement dans la main toujours tendue de M. le chef du personnel.

– Vous êtes M. Romain Caldas ? demanda M. Le Campion en jetant les yeux sur cette lettre qui portait sa signature.

– Oui, Monsieur.

M. le chef du personnel toisa rapidement le nouveau : il lui prenait sa mesure administrative. Du reste, pas un pli sur sa physionomie qui pût indiquer s'il était ou non satisfait de son examen. Il reprit avec solennité :

– Vous voulez suivre, Monsieur, la carrière de l'administration ; c'est une pénible et laborieuse carrière, féconde en déceptions, et que vous ne connaissez sans doute pas encore ; mais vous avez fait votre droit, je crois.

– Je suis licencié, dit Caldas ; en outre, je crois pouvoir me rendre utile dans l'administration... j'ai l'habitude de rédiger, j'ai publié quelques ouvrages.

– Ah ! ah ! fit sur deux tons différents M. le chef du personnel, vous vous occupez de littérature.

Et positivement cette fois sa figure exprima quelque chose. Ce n'était pas de la satisfaction.

Le nouveau s'aperçut qu'il faisait fausse route.

– De littérature, dit-il d'un air désintéressé, pas précisément ; quelques travaux sérieux d'économie politique, de statistique...

M. Le Champion, reculant subitement son fauteuil, se leva et s'adossant à la cheminée :

– Notre administration, dit-il en pesant ses paroles, a l'honneur de compter dans son sein plusieurs littérateurs français...

Il fit une pause.

Caldas se reprenait à espérer.

– Ce sont tous, ajouta le chef du personnel, d'exécrables employés.

– Oh ! dit le nouveau, je ne suivrai pas leurs traces ; entré dans l'administration, je ne veux plus m'occuper que d'elle.

Le lâche reniait ses dieux.

– Vous devez cela, et plus encore, reprit l'auguste fonctionnaire, à l'éminent protecteur qui vous a si vivement recommandé à Son Excellence. C'est à lui que vous avez dû de voir votre demande si rapidement accueillie ; et c'est par conséquent à lui aussi que vous devez d'avoir été reçu à votre examen.

Romain se demandait en lui-même quel était, parmi les vingt inconnus qui avaient apostillé sa pétition, le protecteur assez puissant pour la faire aboutir en moins de deux ans.

Il se trouva que c'était un élève en pharmacie qui venait d'être nommé rédacteur en chef d'une grande revue.

M. Le Champion tira un cordon de sonnette suspendu juste au-dessus de son bureau.

L'homme marron-clair reparut.

– Conduisez monsieur, dit le chef du personnel, chez M. Mareschal, – votre chef de division, ajoutât-il en s'adressant au nouveau.

Et, comme l'audience était finie, il tourna le dos à Caldas avec cette urbanité parfaite que lui donne l'habitude de recevoir cent vingt visites par jour.